

ALAIN ANDRÉ

LE DERNIER AMOUR  
DE JANÁČEK

ROMAN



*Æthalidès*

©Æthalidès, 2026  
ISBN : 978-2-491517-73-1  
[www.aethalides.com](http://www.aethalides.com)

Pour C.



Il est des bonheurs dont on se dit qu'il faut les préserver de l'oubli non parce qu'ils sont grands ou extraordinaires, mais parce qu'ils sont contagieux.

Pascal Quignard, *Sur le jadis*

Recommencer [...] voilà le secret, rien ne meurt, tout finit et tout recommence, seul l'esprit de la lutte est immortel, de lui seul jaillit ce que communément nous appelons la vie.

Goliarda Sapienza, *Moi, Jean Gabin*

Le roman découvre ce qui est caché en chacun de nous.

Milan Kundera, *Les Testaments trahis*



# APPARITIONS



## I. PLAISIRS DU BAIN

Elle est assise dans l'herbe, juste au-dessus des thermes de Luhačovice — un rayon de soleil entre les arbres l'a fait surgir de l'ombre environnante, parmi les graminées serties de pulsatilles jaunes tardives. Le regard de Leoš Janáček est aimanté par le chemisier blanc brodé de rouge, par la chevelure brune bouclée qui rime avec les yeux noirs, soulignant une peau très blanche. C'est le plein été, il lui semble que sa vie commence.

Le col dur de sa chemise lui scie la peau. Il entend les aboiements d'un chien couvrant la reprise approximative d'une chanson allemande par l'orgue de barbarie installé devant les tables du *Slovácká bůda*, à une centaine de mètres de là. Pendant une fraction de seconde le traversent les images de toutes ces femmes qui se font masser dans la petite cité de Moravie austro-hongroise, se baignant à moitié nues puis passant, huileuses, odorantes, enveloppées de linges blancs, dans le couloir au fond de la réception des bains. C'est une constellation de détails qui cessent aussitôt d'avoir la moindre importance. Presque une Gitane, pense-t-il. Sans doute juive.

On est le jeudi 5 juillet 1917, vers la fin de l'après-midi. Il ne connaît ni son nom ni son prénom. À peine l'a-t-il vue qu'il a ralenti puis bifurqué, ses pas quittant d'eux-mêmes l'allée gravillonnée qui mène vers la sortie des jardins.

Tournant le dos au bâtiment des thermes, il marche dans l'herbe grasse, enivré par l'odeur forte des sapins, en direction des îlots de lumière concédés par l'ombre de quelques grands érables, et tant pis pour les traces que l'herbe risque de laisser sur le cuir blanc de ses chaussures. Est-il venu à Luhačovice seulement pour marcher

tous les matins dans la campagne et les collines environnantes, puis se baigner? Il ne sait plus, il ne se rend même plus compte qu'il marche. Ne voit que la femme.

Leoš Janáček vole, joyeux, aimanté, tranquille, comme s'il la connaissait depuis toujours. Parvenu près d'elle, qui lève de noirs sourcils effarouchés, il salue, ajoute une boutade, un peu comme au jeu d'échecs on décide d'un gambit, et voici qu'aussitôt elle se lève pour de bon :

« *Dovolíte prosím* », dit-elle en s'écartant.

« S'il vous plaît, permettez-moi... » Mal joué, trop vite, pense Leoš en contractant les lèvres, et déjà elle enchaîne, s'excusant d'avoir à s'occuper d'un enfant qui est en train de jouer un peu plus loin — et s'éloigne.

Il reste figé. *Dovolíte prosím*, il notera la musique de ce *Dovolíte prosím*, qu'il aurait fallu enregistrer — mais, c'est incroyable, elle a refusé de lui parler. Il aurait accepté de s'éloigner mais sans emporter, au moins, son nom! Il est Janáček tout de même, le compositeur de *Jenůfa*, un opéra reconnu depuis l'an passé jusqu'à Prague, et à quoi il a travaillé depuis 1894, pendant presque dix ans!

*Dovolíte prosím...* Il n'a pas réfléchi, c'est vrai — n'a-t-il pas le droit, à l'âge qu'il a et après avoir enduré tout ce que sa Zdenka lui a fait endurer, sans parler des manœuvres de la Horvátová, de s'accorder un peu de légèreté, voire, qui sait, un peu de bonheur?

\*

Pour qui ce type l'a-t-il prise? se demande la jeune femme en s'éloignant. « Que vous êtes belle comme ça, dans l'herbe! » De quel droit s'adresse-t-il à elle, alors qu'ils n'ont pas été présentés? Se ruant sur elle comme sur une prostituée! L'obligeant à se lever et à courir aussitôt à la recherche de son petit Otto, laissé entre les mains de la bonne! « S'il vous plaît, excusez-moi... » Ça ne

l'a pas du tout arrêté, il a continué à s'approcher, presque à la toucher, faisant mine de s'excuser puis remettant ça : « Vous avez de très beaux yeux noirs... » Et même, quel culot : « Avec des yeux pareils, vous devez être juive! »

Comme sur une *pute polak!* aurait dit Dori — c'est le petit nom de David, son mari. Elle a répondu sur le même ton : « Qu'est-ce que vous en savez? » Elle le sait bien, et plutôt deux fois qu'une, qu'elle n'a pas le type slave, avec ses cheveux très bouclés et ses yeux noirs ! Même lorsqu'elle porte la chemise blanche brodée du rouge tchèque ! Dori n'en reviendra pas quand elle lui racontera ça. Pour qui se prend-il, ce type ? Sûr de lui. Bien plus petit que Dori. Portant beau, c'est vrai, avec son costume blanc bien taillé, mais âgé : la soixantaine, au bas mot. Moustache grisonnante, chevelure déjà blanche, une crinière qu'il renvoie de temps en temps vers l'arrière. Très satisfait de sa petite personne, sans doute. Elle l'avait remarqué dans les allées en fin d'après-midi. Portant beau — mais un vieux.

Musicien, lui a-t-on dit. Connue, elle n'avait pourtant jamais entendu ce nom qu'elle a déjà oublié, Ja... quelque chose. Le culot de ces artistes ! Oh ! bien sûr, ensuite, comme elle refusait de lui parler, il s'est montré charmant ! S'excusant dans son tchèque parfait, un peu sirupeux, sans doute morave plutôt que pragois. Mais cette façon de s'adresser à elle, de la façon la plus déplaisante possible ! Alors qu'elle avait cru pouvoir se reposer un instant dans l'herbe. Comme s'il était facile d'être juive dans ce pays ! À peine plus facile qu'en Pologne où des types surexcités *chassent le juif*, dit-on, et brûlent les commerces, un vieux aurait été tué pour les avoir insultés, si bien qu'elle tremble qu'on se mette un jour à accuser son David de trafiquer au marché noir... Et ce type bien mis qui s'approche d'elle en lui disant qu'elle *doit* être juive !

Pour qui l'a-t-il prise ?

\*

Leoš Janáček est arrivé aux Bains thermaux de Luhačovice le 3 juillet 1917, le jour exact de ses soixante-trois ans. Il est tchèque et les Tchèques font partie depuis longtemps de l'Empire austro-hongrois des Habsbourg, où l'on n'est bien considéré que si l'on parle allemand ou hongrois. On les a mobilisés dans le conflit terrible qui domine l'Europe, nombre d'entre eux ont déserté pour combattre au sein d'autres armées. La faim est partout, les trains depuis Prague sont bondés de voyageurs qui partent vers les campagnes pour y trouver de quoi manger.

Guerre ou pas, Janáček se rend à peu près chaque été à Luhačovice. La bourgade se trouve à une distance acceptable de la ville de Brno où il réside — les Allemands disent Brünn, lui ne dit jamais que Brno. Il est un habitué du *Jurkovič Dům*, le bâtiment de style slave qu'a fait construire l'architecte slovaque Dušan Jurkovič, où il fait traiter ses petites misères d'ancien — rhumatismes, fragilité nerveuse, inflammations diverses dues aux excès alimentaires.

Il est tout regonflé par le succès tardif, l'année précédente, de son opéra *Jenůfa*, écrit en hommage à sa fille décédée Olga. Certes, il a dû laisser Kovařovic, le directeur du Théâtre National, saboter la partition avec de prétendues corrections mais n'empêche, il a fait du chemin, le petit *kantor* de province ! Même les Pragois ont dû s'incliner devant son talent — après que Max Brod il est vrai leur aura montré le chemin. Ils peuvent bien continuer à le traiter de collecteur de folklore, de patriote entêté ou de théoricien errant dans la campagne morave ou de paysan ! On ne l'arrêtera plus !

La jolie Tzigane ne doit pas le connaître, se dit Leoš, sinon lui aurait-elle tourné le dos de cette façon ? Dire que l'année passée à la même date, il attendait avec impatience sa maîtresse, la cantatrice Gabriela Horvátová, en écrivant tous les jours à son épouse Zdenka, qui avait fait une semaine plus tôt une tentative de — chut. Désormais, sa femme et lui ont passé un accord : séparés de fait, cohabitant si possible en bonne intelligence — à défaut, divorce. Lui, il est là pour se reposer, il a juste emporté

une série de poèmes écrits en dialecte morave où il est question de l'attirance de l'auteur pour une jeune Gitane, tiens c'est amusant — on devrait davantage se méfier des poèmes qu'on lit.

Il se sent « encore vert », comme le lui a renvoyé l'insolente grosse femme en blanc de l'accueil, au spa. S'il s'inquiète, c'est moins de son âge que du peu de temps qu'il lui reste pour parachever son œuvre — et jouir de la vie. Six mois, dix ans, vingt peut-être? Cette beauté juive, presque gitane, assise dans l'herbe avec sa robe étalée sur ses genoux, dans la pose de l'oisillon fatigué qui n'a pas encore tout à fait appris à voler, ne campe-t-elle pas la pure image d'un bonheur encore possible?

\*

Il la revoit deux jours plus tard. Elle déjeunait, seule avec ses deux enfants, au *Slovácká búda*, une fausse maison vigneronne, brique en bas puis bois partout, qui est une autre création de Jurkovič. Depuis sa table, il les entendait babiller. Le plus petit a réclamé quelque chose. *Daj mi ju!* « Donne-la-moi! » Si ré ré, trois noires pointées, marmot grincheux, plus faciles à noter que son *Dovolité prosim*. Il a attendu pour l'aborder qu'elle sorte et laisse les enfants à la bonne, puis s'éloigne, seule.

Elle porte une robe claire sur laquelle elle a jeté une petite veste de velours laqué cramoisie. Les merles carillonnent dans les rangées d'arbustes plantés le long de la promenade. Ses cheveux sont ramenés en chignon sur la tête, coiffée d'un chapeau blanc à larges bords. Lui a enlevé sa casquette de soie, assortie au costume crème presque neuf, et l'a saluée respectueusement, à quelques mètres, d'un large geste du bras, en inclinant la tête. Quand elle lui rend son salut, distante mais acceptant de se montrer amusée par ses salutations un rien théâtrales, il salue de nouveau, s'approche, lui demande si elle consentirait à faire quelques pas avec lui. Des curistes passent et leur jettent un coup d'œil curieux.

Elle précise qu'elle n'a pas du tout le temps de faire une vraie promenade. Elle rentre chez elle, « là-haut » dit-elle en pointant son ombrelle du même gris perle que la robe — vers la villa du Docteur Glücksmann. Justement, lui aussi habite là-haut, à la pension des Pospisils pour être précis, c'est parfait.

Elle ne dit plus non. Il se coule dans le rythme de ses pas, aisément car il n'est pas plus grand qu'elle. Quelques nuages flottent, immobiles, dans le ciel surplombant les rares curistes en mouvement. Il fait beau. Ça sent un peu la vase de la rivière, qui coule pourtant gairement en contrebass. Les gravillons craquent sous le cuir de ses chaussures. Moins fort sous celui des escarpins.

D'un seul coup d'œil latéral, il peut vérifier la peau claire, les cheveux noirs, les mains fines aux longs doigts, la démarche souple sous le tissu gris souris de la robe, que rehausse un filet de dentelle blanche. Il sourit.

Il parle du beau temps, des curistes. La leçon a été apprise : ni de *Jenůfa*, son opéra, ni de Prague. Bientôt le voici soulagé, heureux.

Le trajet est bref. Lorsqu'il suggère « une vraie promenade » un de ces jours prochains, elle objecte son mari, dont elle attend le retour. C'est la guerre, explique-t-elle : au lieu de s'occuper d'elle et de ses chères antiquités, Monsieur Stössel — son David —, doit se charger d'intendance. Les soldats ont besoin de la farine qu'il achète et achemine, du pain qu'il fait fabriquer et livrer. Elle, pendant ce temps, avec l'aide de la bonne, s'occupe de leurs deux adorables garçons.

« Rudolf et le petit — Otto », précise-t-elle à sa demande.

Elle ne lui a pas dit franchement non. Sans doute s'ennuie-t-elle un peu, entre les soins, la bonne et les enfants. Quelle âge peut-elle avoir, trente ans peut-être, à peine, l'âge d'aller danser. Elle ne pose aucune question, il ne peut s'empêcher de confier qu'il a eu deux enfants, lui aussi, qu'il a perdus. Vladimir, à deux ans à peine, et Olga à vingt et un, il ne s'en est jamais remis, son épouse encore moins. Leur petit Vladíšek montrait de vraies dispositions

pour la musique, comme son père. Et son opéra, *Jenůfa*, qu'il a terminé quelques semaines après la mort de sa fille, il n'aurait pu en relier le livret qu'avec un ruban noir...

Elle compatit, s'étonne, ce sont des prénoms presque russes. C'est, dit-il, que les Tchèques sont slaves n'est-ce pas, et y a-t-il plus slave que la Russie? Il prononce le nom de Pouchkine, elle ne le connaît pas. Il se retient de préciser que les prénoms de ses enfants viennent d'*Eugène Onéguine*. Le sien c'est Camilla — avec un « K » et un seul « l », découvrira-t-il plus tard : Kamila née Neumannová — *Madame Stösslová* depuis son mariage avec David Stössel. Il se présente à son tour, presque sobrement : Leoš Janáček, musicien.

Lorsqu'ils prennent congé, ils sont enchantés d'eux-mêmes, et devenus des connaissances.

\*

La vraie promenade a lieu le surlendemain. Le temps est encore une fois magnifique, un peu trop chaud peut-être, orageux, sans un souffle d'air. Il la voit sortir du restaurant, donner à la bonne les enfants qui réclament quelque chose, *Tak honem, honem!* « Ô, vite, vite! », puis la suit de loin avant de l'aborder. Toujours la petite veste grenat, ou laque cramoisie, mais jupe longue, noire, et chemisier blanc assorti au chapeau. Elle le salue de façon souriante, avec un petit signe de tête avenant. Très vite, elle souligne qu'elle a été touchée par ce qu'il lui a dit des deux enfants que sa femme et lui ont perdus. Leoš songe qu'Olga, sa fille, aurait eu quelques années de plus que Kamila. Il efface le prénom d'Olga, une souffrance intacte, et le remplace par celui de Kamila, un bonheur possible.

Il se répète ce prénom qu'il prononcera à voix haute quand il sera seul, le roulant comme un galet enchanté dans sa bouche. « Ka-mi-la », avec l'accent sur le « ka ». Stösslová, avec l'accent là

encore sur la première syllabe, prononcé presque comme « Steu-ys-lo-vá ». C'est Ka-mi-la qui l'enchanté. Ka-mi-la *Kamilka*.

Il songe à l'autre Kamila, à Luhačovice déjà, en 1903, avant que le mari n'y mette le holà. N'en dit rien, bien sûr. Il ne veut pas reparler d'Olga ou de Vladíšek. La mort l'a toujours ennuyé, comme la religion. Il en tient pour la Nature, qui parle vrai. N'est-ce pas ce qu'il cherche dans cette ville d'eau ? Il a besoin d'y oublier le reste de sa vie. D'oublier son enfance. D'oublier la mort, aussi.

Alors il essaie des questions, prudemment, tandis qu'ils approchent de la sortie du parc qui s'étend devant le bâtiment principal des bains, puis propose de sortir et d'aller un peu plus loin, juste au-dessus : il y a un joli « panorama », c'est plein d'oiseaux et il adore les oiseaux, leur liberté. En attendant qu'elle se décide, il note qu'on entend en contrebas, assez loin, les trois coups d'une sirène d'usine, fa dièse. Sans doute une scierie. Et les cloches d'une église, do 3.

Puis la jeune femme incline la tête, se met en marche et peu à peu, tandis qu'ils montent vers le panorama, elle se met à parler à son tour. Elle n'est « plus si jeune », souligne-t-elle : bientôt vingt-sept ans et déjà deux enfants de son David, épousé à Stra... quelque chose. Qu'a-t-elle dit, il a parfois du mal à suivre, il n'entend que sa voix, un paradis traversé par les oiseaux. Joli soprano, il lui demandera de chanter, un jour. Il le lui dit, elle rit puis elle le redit, oui, à Stranice.

Il ne dit plus rien, sourit. Puis, comme il se résigne à l'interroger sur ce mari qu'elle a, elle le décrit : « Grand, beau, antiquaire de son état, habile en affaires. » Ses beaux-parents vivent à Lvov, ses propres parents sont à Písek, en Bohême. Oui, elle est très heureuse, de son mariage et de sa famille, mais les absences de David sont difficiles à supporter. Il faudrait que la guerre finisse, si possible avant son anniversaire. Il entend le « mais ». Elle est du 12 septembre, « Vierge », souligne Leoš, elle ne répond rien à cette bêtise, puis rit, l'astrologie et elle...

Ils montent le long du sentier vers le haut de la colline. Se retournant, ils pourraient voir, entre les érables et les sapins, le *Jurkovič Dům*, le service d'inhalation, le village et l'église de Luhačovice. Ils ne se retournent pas, ils parlent. Kamila est de bonne humeur, elle se défend en riant, mais si, elle adore tenir sa maison, cette vie toute simple lui convient, elle aime combler son mari d'attentions quand il est de retour. Non, elle n'a besoin de rien d'autre, elle adore son mari — et voici qu'elle essuie une larme :

« Vous me faites parler, je ne devrais pas vous raconter tout ça.

— Mais c'est très beau ce que vous dites, pourquoi vous défendez-vous ? »

Il s'agace en dedans, un peu, à peine, les enfants, la cuisine, la synagogue et quelques rares amies : se satisfait-elle de cet horizon limité ? Puis il est ému, ces larmes en évoquant sa famille, n'est-ce pas magnifique ? N'a-t-elle pas tout ce qu'il désirerait pour lui-même ?

« Quand votre mari doit-il être de retour ?

— Dans trois jours, il m'a envoyé un télégramme...

— Vous me présenterez, n'est-ce pas ?

— Mais bien volontiers ! »

Ils arrivent en haut de la colline. À peine commencent-ils à s'élever que tout est déjà fini ? Peut-être le mari repartira-t-il avec les enfants, qui sait ? C'est la première fois qu'ils ont l'occasion de se parler — à moins que ce ne soit la dernière ?

Leoš évoque sa femme, Zdenka, qui a beaucoup souffert, et leur vie commune, qui n'est pas si drôle. Ne souffle pas un mot de la maîtresse qu'il a encore, évidemment, Gabriela Horvátova, se mordre plutôt la langue. Il a chaud, commence à transpirer, propose de redescendre puis de s'arrêter quelques instants sur le banc, là-bas, à côté du parterre fleuri.

Les voilà assis l'un à côté de l'autre, face à la vallée ouverte. Un rapace tourne dans le ciel, il perçoit, à peine, son cri rauque. Un être libre. Il voudrait que cet instant ne cesse jamais. Elle pose

l'ombrelle, il enlève la casquette de soie blanche, puis sa veste, en soie elle aussi, crème. Zdenka lui dirait qu'il n'est « pas raisonnable » — que voulez-vous il a chaud.

Les merles se sont tus. Il la regarde, elle a chaud elle aussi, sa lèvre supérieure est humide. Il voit sa peau se soulever dans l'échancrure de la robe sous une broche dorée — blanche, nacrée, la peau d'une femme heureuse, elle doit avoir des seins magnifiques. Il l'admiré, dit une bêtise, oublie tout de suite laquelle, cette fois elle rit de bon cœur.

Il voit qu'elle a les mains posées sur la jupe. Elles sont petites et brunes, les ongles sont soignés. Il pourrait en prendre une dans les siennes, ou embrasser ce cou onctueux sous la petite écharpe claire, cette lèvre pleine. Une fraction de seconde il hésite à le faire mais déjà elle voit comme il la regarde, elle et l'échancrure de son corsage, elle et plus du tout le rapace dans le ciel.

Elle se lève, fait trois pas jusqu'à un noisetier à quelques mètres d'eux et casse une branchette qu'en se rassoyant elle pose entre elle et lui, et rit encore, le trille d'un oiseau, un pinson peut-être. Maintenant ils se taisent, lui n'ose plus bouger. Le moment est passé. Peut-être pour toujours, s'inquiète-t-il.

Après quelques instants, elle se lève et reprend la direction de la villa du Docteur Glücksmann. Il avance, encore dans ce silence, dans cette émotion, dans ce désir. Il sent, quand il marche, entre ses jambes le poids du sang, dans son sexe qui s'est ému. Perçoit tout le corps de Kamila, si proche, et qu'elle continue à marcher près de lui, même muette. Il respire et c'est presque un soupir. Étourdi, enivré, puis cherchant à se calmer.

Branchette, songe-t-il, *branchette*... Où se trouve cette scène ? Ah oui ! dans le livret du *Tristan et Isolde*, encore ce fichu Wagner, comme c'est agaçant ! Cette musique qui lui donne depuis toujours envie de fuir. Superficielle, bourrée d'effets, pauvre. Teutonne. L'Allemand a tiré ça d'une vieille légende celte, ou bien française. Tout le monde connaît ça, elle sans doute pas. Les amants se sont

enfuis et vivent dans la forêt. Lorsqu'ils dorment, Iseut garde sa tunique et Tristan ses braies. S'ils dormaient nus, ils le savent bien, il pourrait leur arriver « un grand malheur ». La belle Iseut est l'épouse du roi Marc, le suzerain de Tristan. Alors, quand il se couche à ses côtés, après elle qui garde à son doigt l'alliance que lui a offerte le roi, il retire son épée et la pose entre eux. C'est ce qui leur sauve la vie. Marc, prévenu de leur cachette et prêt à les occire l'une et l'autre, se rend de nuit jusqu'à leur hutte de feuillage et constate leur chasteté. Avant de ressortir, toutefois, il prend l'alliance au doigt d'Iseut et remplace l'épée de Tristan par la sienne.

Leoš aimera raconter cette histoire à Kamila. Il se tait, que penserait-elle ? Ce serait trop vite, mal joué. Elle marche à côté de lui, légère, en silence, et son alliance sur le manche de l'ombrelle brille au soleil. D'ailleurs, connaît-elle Wagner ? La branchette est restée sur le banc. L'avenir lui appartient, se dit-il. Il pourrait la suivre jusqu'au bout du monde. Tout commence.



## 2. BIOGRAPHE

La musique remontait depuis le restaurant du rez-de-chaussée à travers les deux étages de l'immeuble qui l'en séparaient. Un vieux morceau des Stones, parfois c'était pire. Ça vibrait, s'infiltrait entre les lattes du parquet. Les dix doigts suspendus au-dessus du clavier de l'iMac vert monobloc flambant neuf — où en était-il dans sa phrase ? Joseph Bonneville écoutait malgré lui. Non, pas les Stones, puisqu'il venait de reconnaître la voix de Marianne Faithfull. Et dans *Broken English*, il aimeraient bien, oui, s'il avait moins de travail.

Marianne serait devenue la chanteuse des Stones, se dit Joseph une fois de plus, si Mick n'avait pas manœuvré pour la virer... Il se leva pour aller consulter le répondeur. Il n'y avait rien de Marielle, juste un bref message de son vieux copain Frank Horowicz : « Salut, on se voit un de ces quatre ? » On se verrait, oui, plus tard. Il effaça, remit la cassette au début, se déplaça de quelques pas pour aller fermer la fenêtre à double vitrage sur la rue, s'installa de nouveau à sa table. Les basses faisaient vibrer le plancher. Il soupira, de toute façon on ne pouvait espérer vivre à une encâblure du boulevard Voltaire, en plein Paris, comme au fin fond de la campagne charentaise. Et puis, d'un seul coup, quelqu'un, en bas, baissa le volume. Où en était-il ? Oui, au premier chapitre de la biographie.

Depuis 1991, dix ans déjà, Joseph travaillait pour un bureau de rédacteurs professionnels dont la stupide *baseline* était explicite : « Vous en avez rêvé, nous l'écrivons pour vous. » Auteur et *ghostwriter*, comme on disait parfois pour éviter le vilain mot de *nègre*. Travailler pour Oméga n'était pas exaltant mais le joli

appartement tout blanc que lui et Marielle avaient loué sur le boulevard Voltaire suçait avec efficacité leurs comptes en banque — et ils avaient davantage de besoins que les fantômes.

Louis Hébrard, l'éditeur historique de la maison Atlantis, l'un des clients d'Oméga, lui avait suggéré d'écrire « une biographie de célébrité ». Le vieux gourmand l'avait invité au *Petit Saint-Benoît*. Il n'y avait pas été question de Marguerite Duras, à qui la rue devait sa célébrité relative. La salle était bondée, un garçon les avait entraînés vers une table où patientait le carton « RÉSERVÉ ».

Après avoir jeté un coup d'œil à la carte, Hébrard avait attaqué : « Si les trois premiers partent bien, je lance la collection. Par qui pourriez-vous commencer ? »

Joseph hésitait. Œufs mimosa, peut-être. Pris qu'il était par d'autres travaux de commande, il n'avait guère réfléchi à la proposition. Tant de territoires étaient déjà réservés, plus fermement qu'une table de restaurant, par une armée de spécialistes prêts à mordre les mollets des écrivaillois tentés de leur tailler des croupières. Il fallait oublier Barthes, Lacan et les autres. Penser à des auteurs peu connus, plus récents, à peine morts en somme ? Ou à des « people », Marianne Faithfull tiens, Jean-Hugues Anglade, quelqu'un de plus neuf ? Et puis le nom du compositeur tchèque lui était venu, Janáček — peut-être parce qu'Hébrard avait commandé de la goulasch. L'éditeur était tellement sûr de lui et de son pouvoir d'« habitué », ici comme dans l'édition. Alors il avait joué pour le surprendre. « Janáček », comme on jouait 1. d4, puis 2. c4. Le gambit de la dame. Quelqu'un de moins neuf encore que Faithfull. Hébrard n'avait pas résisté au plaisir de lui prendre son pion.

« Qui ça ? Janacek ? Drôle d'idée ! Mais pourquoi pas ? »

Hébrard avait dit « Janacèque », annexion française immédiate, et tant pis si on entendait « Jeanne à sec ». Joseph corrigea mentalement : Janáček, Leoš, comme l'écrivait le tchèque. « Ianatchèque. » Mais quand l'adversaire accepte le gambit, il

faut se hâter d'occuper le centre de l'échiquier. Il s'était donc obstiné dans son idée. Ensuite, comme il contemplait sa cassolette de poisson vide tandis qu'Hébrard sauçait son bœuf avec du pain comme si les pommes de terre ne suffisaient pas, il s'était inventé des raisons. Le compositeur avait vécu une grande histoire d'amour, tardive et controversée. La biographie écrite par Max Brod n'était pas plus convaincante, disait-on, que celle qu'il avait commise sur Kafka. Et Janáček revenait dans la lumière, il était même question d'une édition française de sa correspondance, il avait lu un article.

Sans doute Hébrard avait-il en tête un chanteur ou une journaliste de la télévision. Janáček lui semblait forcément une option trop classique. Joseph avait ajouté que, quitte à écrire une biographie, il la souhaitait plus intéressante qu'un *biopic* d'acteur américain : « J'ai envie d'écrire une vraie biographie. »

L'éditeur avait passé commande d'une crème brûlée, puis formulé une question en forme de réfutation élastique, tout en le fixant derrière les verres épais de ses lunettes : « Et c'est quoi pour vous, *une vraie biographie*? »

\*

Au moment de ce déjeuner, il n'avait pas lu grand-chose sur Janáček, pas même la célèbre biographie de Max Brod, l'homme sans qui nous ne connaîtrions pas Kafka du tout et Janáček beaucoup moins. Du premier, il avait dressé la statue d'un Christ laïque et, du second, négligé les amours — mais il avait su imposer l'un et l'autre. Joseph envisagea de donner la priorité au récit de l'histoire d'amour tardive du compositeur avec Kamila Stösslová. C'était le centre de l'histoire, il sauterait donc d'un bond à l'intérieur du cercle.

Il relut une fois encore le début qu'il venait d'écrire — pour voir. Pour voir vraiment, il faudrait se rendre sur place puis reprendre

ce premier jet. Comment écrire sur Janáček sans avoir vu de ses propres yeux le spa de Luhačovice où il aurait rencontré sa Kamila ? Il les imaginait tous les deux, coincés là-bas dans l'année 1917, comme des adolescents qui, ne pouvant se réfugier chez les parents de l'un ou de l'autre et encore moins dans une chambre d'hôtel, se bécotent sur les bancs publics. Mais Leoš et sa Kamila n'avaient plus quinze ans et on était chez les bourgeois moraves, au temps de l'Empire austro-hongrois. Donc, on se tenait. Et pour Kamila, le bonheur ne pouvait sûrement pas résider dans les aventures hâties auxquelles elle voyait se livrer certaines curistes.

À peine un klaxon sur le boulevard. Le silence était revenu dans l'appartement. Joseph hésitait. Il n'était guère musicien, avait imparfaitement documenté son sujet, et son précédent chantier de commande, pour le patron d'un camping *new age*, n'était pas bouclé. Le retard accumulé devenait préoccupant. Il devait en finir au plus vite, relectures, corrections, puis faire valider par le commanditaire — alors qu'il était passé d'un coup à Janáček, comme si rien soudain, ni personne, n'était plus important que ce Janáček !

Il n'avait pas trouvé grand-chose de récent, et de point trop technique, qu'on pût lire en français sur le compositeur. Le bel épisode tardif n'était guère évoqué. Il faisait tache sans doute dans la carrière du grand musicien. Le bonheur n'était pas une affaire de technique musicale. Le sien, songea-t-il, aurait été d'avoir la paix, un peu plus d'argent et le temps d'écrire ce qu'il avait envie d'écrire. Et surtout une Marielle qui se serait un peu calmée, compléta-t-il *in petto*, autant dire l'ataraxie. Mais Marielle il ne la changerait pas, et d'abord il fallait... — ils le serreraient à la gorge, tous ces « il faut ». Au printemps déjà, il s'était senti horriblement las des contraintes, moyennant quoi, passant la fin de l'été sur la côte atlantique à enquêter pour l'essai de commande sur le fichu camping *new age*, il avait rencontré une fille qui n'avait pas la moitié de son âge. Clélia, comme dans *La Chartreuse*, joli

prénom s'était-il dit, mais avait-il encore l'âge de s'ébattre du côté de Stendhal ?

Joseph tapota le bois du bureau, ne pas tout mélanger. Quel était au juste son *sujet*, dans cette biographie ?

\*

Il se leva, enfila le trois-quarts en cuir suspendu à la patère derrière la porte de l'appartement, dévala les escaliers, traversa la cour, le couloir, et se retrouva dans la rue, où une lumière grisâtre s'étalait sur les façades. Au rez-de-chaussée de l'immeuble, la vitrine du restaurant était relevée, aucune lumière, ils devaient tous être en cuisine. Il flottait, quel serait son thème, l'amour, le bonheur, la création, ou bien ? Marcher, on verrait bien, en avançant. Il rejoignit le boulevard pour remonter vers la place Voltaire, puis repartit le long du boulevard Voltaire dans l'autre sens, direction Nation. On foulait les feuilles de platanes, ce n'était plus tout à fait l'été.

Joseph Bonneville était né peu après le milieu du xx<sup>e</sup> siècle et Leoš Janáček un bon siècle plus tôt. L'un à l'ouest de la péninsule européenne, l'autre à l'est. Comme tant de Français avant lui, Joseph était allé vivre à Paris, emportant les paysages, les façons de parler, les habitudes et les souvenirs qui le feraient sans doute repartir plus tard vers ses plaines basses au bord de l'océan. Un couteau dans la poche, le goût des huîtres, l'image des petits chemins blancs de la campagne, l'odeur des oyats dans les dunes et des genévrier dans les collines. Assez loin des *Deux Magots*.

Leoš avait toujours détesté Prague où il se sentait étranger. Il avait du mal y compris à Brno — on prononçait « Beurneau » comme si la ville se trouvait en Vendée — et préférait son village morave de Hukvaldy — *Hochwald*, en allemand — dont il arpentaient les forêts et connaissait tous les champignons. Des provinciaux l'un et l'autre, en somme ! Mais il ne s'agissait pas de réécrire *Les Illusions perdues*.

Joseph fit le tour de la place de la Nation par les contre-allées, hésita devant l'avenue du Trône et le cours de Vincennes avant de revenir par les petites rues. Léon-Frot, Mercœur, qui était Mercœur et pourquoi avait-il sorti Janáček de son chapeau ? Était-ce flatteur pour lui, se demanda-t-il, de se reconnaître dans ce compositeur vieillissant et longtemps incompris ? Sans identification il n'y aurait plus de biographies, pas même Plutarque. N'empêche : Janáček avait du génie tandis que lui, depuis son unique roman, alignait les bouquins de commande. Il croisa une fille blonde à couettes, dont les pans du manteau en nubuck dévoilaient à chaque pas les longues jambes. Ou bien se réjouissait-il, à travers Kamila, de retrouver Clélia ? Il passa devant des boutiques d'artisans, un cordonnier, un rempailleur de chaises.

Il fut déjà de retour. La porte, le couloir, rien dans la boîte aux lettres où on lisait mal son nom. BO...VILLE — Boville, c'était qui celui-là ? Et qui était vraiment Janáček ? La cour, les escaliers, la porte, le sac, la veste, la patère. Il avait chaud. À peine entré, il ouvrit la fenêtre sur la cour de l'immeuble. La crémone à l'ancienne résistait. C'était Paris à la fin de l'été 2001. Il faisait gris, il commençait à bruiner. Quel était le bon angle ? Qu'est-ce qui l'arrêtait dans cette histoire ?

Il contempla la marque de la crémone, se frotta la paume.